



L'animal dans l'imaginaire de l'Asie : alter ou alter ego ?

Colloque international organisé par l'Association Asie-Sorbonne en partenariat avec le Creops (Sorbonne-Université).

13 et 14 janvier 2023

INHA 6 rue des Petits Champs, 75002 (salle Demargne) et sur Zoom*

(* Lien à demander à secretariat@asie-sorbonne.fr)

Ce colloque explore la polysémie de l'imaginaire de l'animal, tout particulièrement de l'animal sauvage, en Asie et ses fonctions : est-il un « alter ego », un animal protecteur, apportant à l'humanité ses pouvoirs propres ou un « alter » radical, qui représente un monde autre que l'humanité ? Quels sont les enjeux de ces diverses représentations pour l'humanité comme pour le partage de la planète avec le monde animal ? Il nous semble que si l'humain acquiert symboliquement la puissance de l'animal, c'est en effet à condition qu'il reste au-delà d'une frontière homme / animal réelle ou métaphorique.

On postule donc que l'animal — ours, singe, tigre, renard, serpent, corbeau, souris — est investi d'une altérité radicale, nécessaire au lien entre l'humanité et « la Nature ». Sa totale domestication ou anthropomorphisation représenterait un danger, physique (qu'a montré la pandémie) et symbolique. Face à la disparition des espaces primaires et des peuples non modernisés, l'animal sauvage semble l'ultime réservoir de l'antimoderne, de ce qui échappe à l'anthropocène, ce qui n'est pas « pour » l'humanité. On fait donc deux hypothèses emboîtées : que les représentations animalières dans les cultures traditionnelles insistent sur l'altérité de l'animal et que cela a la fonction d'un avertissement : qu'à trop vouloir domestiquer le sauvage, l'humanité perdra une source d'altérité, essentielle à sa survie physiologique, mais aussi spirituelle.



Vendredi 13 janvier

9h20 Introduction par Christine VIAL KAYSER, conservatrice du Patrimoine honoraire, HDR, présidente de l'association Asie-Sorbonne

9h30-11h10

Session I - Iconographie, littérature et pensée de l'animal en Chine ancienne

Présidence de séance : Georges METAILIE, ethnobiologiste, directeur de recherche au CNRS

- **Jingjing HAN, doctorante ENS, Paris, *Entre sauvage et familier, entre sacré et profane : Rat et souris dans la culture chinoise à travers les siècles.***

Depuis son antiquité, la culture chinoise réserve au rat et à la souris, indifféremment désignés par 鼠 *shǔ*, une place particulière et paradoxale. Premier signe du système astrologique, dieu tutélaire de la première heure de la nuit, le rat jouit d'un statut symbolique important. Dans le contexte de sociétés d'abord agricoles, le rongeur est à la fois positif comme symbole de fécondité, et néfaste comme ravageur. Représentation de forces naturelles qu'il faut se concilier, le rat entre ensuite dans le folklore chinois comme un animal qui cohabite avec l'humain et le place, jusque dans ses environnements les plus familiers, en contact avec le sauvage, les dangers qu'il peut apporter mais aussi ses ressources. Le thème venu d'Inde du mariage des souris, présent aussi bien dans des contes, des chansons populaires et des comptines que dans des rituels célébrés à l'approche du nouvel an lunaire, en est une expression. Enfin, sur le plan littéraire, le rat est présent dès les Classiques antiques ou dans la *Pérégrination vers l'Ouest* (西游记 *Xiyou ji*) de Wu Cheng'en (1500-1582). Il inspire à des auteurs comme Liu Zongyuan (773-819) ou Pu Songling (1640-1715) des contes et des fables où il personnifie des valeurs ou contre-valeurs morales et sociales à partir d'observations directes de l'animal en tant que tel, entremêlant ainsi réalité zoologique et métaphorisation. En détaillant ces trois aspects du rat et de la souris dans la culture chinoise à travers les siècles, cette contribution voudrait montrer comment le rongeur, animal de l'entre-deux, permet de repenser la partition entre animal et humain, nature et civilisé, en invitant à redécouvrir le sauvage y compris dans des environnements conçus et occupés massivement par l'humain. Les fables et les contes insistent régulièrement sur la juste rétribution du comportement envers l'animal : entre crainte, maîtrise et générosité, ces œuvres soulignent l'importance de l'équilibre entre nature et activités humaines.

- **Xiaohong LI, maître de conférences émérite, Université d'Artois, *Du serpent au dragon : mi-homme-mi-serpent dans l'iconographie imaginaire chinois***

Qu'ils soient européens, asiatiques ou indonésiens, les animaux fantastiques (ou fabuleux) ont une place importante dans l'iconographie entre sciences et fiction, dans leurs attributs comme dans leur forme, laquelle est souvent hybride. L'hybride, est l'antonyme de « pur » et donc « impur », et aussi « tabou », « dangereux » etc. Le dragon chinois par exemple, est de forme hybride à l'origine, « mi-homme et mi-serpent », malgré de nombreuses variations selon les régions. Dans les livres de fonctionnaires divins, on lit que l'empereur Jaune, empereur légendaire qui règne sur le bassin central du fleuve Jaune, a lui-même « une tête homme et un corps de serpent, sa queue entourant sa tête ». Ces formes hybrides ont la capacité d'unir des éléments antinomiques ou complémentaires de la nature. Ainsi le yin et le yang sont représentés sous forme de deux dragons.

- **Stéphane LAURENT, doyen de la Faculty of Art, Design and Architecture de l'University of Johannesburg ; responsable de la Spécialité Arts décoratifs, mode et design à L'École d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne : *Le rinceau « habité » : Histoire, style et hybridation de l'ornement zoomorphe chinois.***

Mélangant enroulements végétaux et créatures plus ou moins réalistes qui semblent se cacher, jouer, se confondre, se poursuivre ou être chassés, le rinceau semble « habité ». En Chine, il se présente sous nombreuses variantes, de support – céramique, bronzes ou jades – comme de forme – l'enroulement en spirale évoluant vers une spirale carrée, le *lei-wen* (雷纹 [léi wén]) puis devenant le rinceau (捲草紋 [huǎn tsǎo ouénn]). Dès le début l'animal, notamment le dragon, y est présent, créant une tension esthétique et symbolique avec la forme géométrique.

Cette dichotomie paraît fondatrice d'une dualité très présente dans l'art chinois et même asiatique. Le développement du rinceau habité est sans cesse irrigué par une inspiration venue de l'Ouest, notamment par les « peuples des steppes » où l'animal joue un grand rôle. À partir de la dynastie Han des contacts avec le bassin méditerranéen hellénistique et romain, mais aussi le monde iranien, ont lieu par la Route de la Soie. Ainsi le rinceau occidental chargé de personnages et d'animaux – lions, singes, chiens ou animaux fantastiques tels que les chimères – circule sous forme d'artefacts somptueux (en orfèvrerie) que l'on retrouve dans des tombes de grands dignitaires. Chaque contact amène un nouveau développement, posant la question de l'importance de l'acculturation de l'imaginaire chinois. Rinceaux importés ou vernaculaires se répandent, le rinceau venu de l'ouest connaissant une forte hybridation, vecteur d'imaginaire pour les artistes et les artisans, en particulier durant la dynastie Tang. On les retrouve non seulement sur les pièces utilitaires mais aussi bientôt sous forme de sculptures et de peintures dans les sanctuaires bouddhistes, porteurs quant à eux d'une influence indienne. Une stratification culturelle complexe s'établit ainsi, que nous nous efforcerons d'analyser sur une chronologie large permettant de comprendre un phénomène à la fois original, puissant et méconnu, du néolithique au premier millénaire de notre ère. Cette communication vise en outre à mieux comprendre le processus d'assimilation de cultures artistiques étrangères dans l'histoire chinoise et d'en saisir aussi les limites.

Pause café

11h20-13h

Session II - Iconographie, littérature et pensée de l'animal en Inde ancienne

Présidence de séance : Edith PARLIER-RENAULT, directrice du Creops

- **Ronan MOREAU, Maître de conférences en études indiennes, Collège de France, *Du sauvage dans l'humain ? Questions d'altérité animale en Inde ancienne.***

Ma communication propose de questionner l'imaginaire de l'animal dans la pensée de l'Inde ancienne, principalement en contexte brahmanique. À travers l'étude des *Vedas* et des épopées sanskrites (*Mahābhārata* et *Rāmāyaṇa*) on interrogera les relations d'altérité entre les humains et les animaux sauvages. Les textes védiques laissent lire les premières tentatives des humains pour se positionner par rapport à leur environnement et s'extraire en quelque sorte de l'animalité, en organisant le monde qui les entoure et en classant les êtres vivants. Le débat de la nature humaine et animale se fait sentir à plusieurs niveaux, tant dans des questions d'origine (parenté entre humains, singes et éléphants ?) que de rituels sacrificiels (l'homme est le *paśu*, l'animal victime sacrificielle par excellence). Dans ce cadre on cherche manifestement à maintenir à l'écart le sauvage, synonyme de danger mais aussi de divin.

Cette mise à distance s'enracine dans les épopées, la distinction entre village et forêt étant fortement établie. Les animaux sauvages sont alors adversaires de l'homme dans le combat ou victimes dans la chasse. Si la dangerosité des bêtes sauvages semble marquer une frontière avec les humains, l'attraction de certains de ces animaux est également manifeste, notamment au sein de la classe sociale des *kṣatriya*. Par des pratiques religieuses, magiques ou de manière plus métaphorique, on voit les guerriers et les rois s'animaliser, requérir la puissance des fauves, lions et tigres en tête, tant dans les textes védiques que épiques. Un bestiaire héroïque s'installe. Mais cet appel d'un alter ego animal ne semble pas sans risques, et plusieurs exemples laissent entendre la fragilité de la frontière apparente entre humains et animaux. Ainsi, l'animalisation guerrière et formulaire emphatique du héros Bhīma dans le *Mahābhārata*, sa proximité avec le monde sauvage et ses habitants (animaux mais aussi démons) questionnent la nature même du personnage. Ailleurs, ce sont les rois ou princes partis à la chasse qui, perdus dans la forêt et enfiévrés par le désir de gibier, semblent au bord de l'ensauvagement.

- **Debdutta SANYAL, doctorante, Ashoka University (Sonapat, India), *Of Neighs and Trumpets: Animals and Sovereignty in the works of the Indian poet Bāṇabhaṭṭa (7th century)* (sur Zoom).**

Animals have been represented in Sanskrit *kāvya*s, and even *śāstras* for a long time. Their domain ranges from being *vāhanas* of Gods and Goddesses, to protagonists of didactic literature, like the *Hitopadeśa*. This paper will explore the intimate relationship conceptualized between the animal and their riders, focusing specifically on the works of Bāṇabhaṭṭa. In the *Harṣacarita*, an *ākhyāyikā*, that details the life of king Harṣavardhana of Kanauj (7th Century CE), Bāṇa describes Harṣa's favourite elephant *Darpaśāta*. Elephants have been a very important part of the royal army, as kings captured and trained them through millennia (Trautmann, 2015). Their appeal was tied to their awe-inspiring hugeness and difficulty to control, which in turn had to do with the need for the king to establish a hierarchy of rank and secure his own place at the top. In the *Kādambarī*, a narrative tale of love, death and resurrections, a similar trope is at play. Prince Candrāpīḍa's (fictional prince of Avantī) horse, Indrāyūdhā has been imagined as a resplendent regal creature. But he is also emotive. His eyes overflow with tears when he sees Candrāpīḍa in pain. He also seems to want "to liberate himself from being a horse". In the course of the narrative, it is revealed that Indrāyūdhā is actually a reincarnation of Kapinjala, a dear friend and companion of Puṇḍarīka, who was in turn a dear friend of our present protagonist Candrāpīḍa. What is important for us here is the imagination of a person in the body of a horse, who retains his memories of his previous births, and fulfils his duties of serving his master, and be loyal to a friend. In this case, the chosen royal animal is not only an extension of the rider/ruler/sovereign, but a personification of a dutiful servant and friend. The two texts, while adhering to their respective genre norms, become spaces where representations of notions of sovereignty are deeply intertwined with their non-human counterparts.

- **Samayita BANERJEE, doctorante, Ashoka University (Sonapat, India), *The Striped God of Sundarbans: Stories of Tigers and their overlord in a 17th Century Bengali Kāvya.***

This paper looks closely at the *Raya Mangal* of Krishnaram Das written in the later part of the 17th century. It is the story of the deity Dakshin Raya, the 'Lord of the South' and Lord of the Tigers, who caters to the area of the Sundarbans and its adjoining villages in West Bengal (India) and Bangladesh. The story takes us to the geographically defined space of the forest, because a large part of the deity's realm are the mangrove forests in the delta of the Ganga, Brahmaputra and Meghna rivers. This physical space has been the natural habitat of the Royal Bengal Tiger, and humans have lived in close proximity to them for centuries. The environmental conditions of this region have caused and continue to cause confrontation between human and natural forces. The cultic developments that took place here, Dakshin Raya being one of many, represent the impact of these every day confrontations on the cultural nuances of society. Composed between the 15th and the 18th centuries, Mangal Kavyas mark an important phase of literary imagination in Bengal. They have been widely read by scholars to understand the religious, political, and cultural milieu they depict. This paper, however, will shift the gaze from human actors to non-human ones and read the text as a pre-colonial attempt to understand the impact of human actions on the environment. The central focus will be tigers, as this text appears as a tale of terrified tigers narrating their encounters with humans. The aim is to describe and delineate the tiger-human relationship that is a reality within the text and outside of it, and thus to understand the stage that is the forest. It will show how the forest finds representation, within a pre-colonial text, as a space that was civilized and often domestic, just as it is every day in reality.

13h-14h15 déjeuner

14h15-16h

Session III - Iconographie, littérature et pensée de l'animal en Chine moderne et contemporaine

Présidence de séance : Karine LADRECH, maître de conférences Hdr, Creops

- **Laura BOYER, doctorante EHESS Paris, *L'animal en paix et l'animal en souffrance comme un alter-ego dans l'iconographie morale chinoise (de la fin du 16e au 20e siècle)***

Le genre des livres de morale (*shanshu*) est un genre littéraire qui prend son essor à la fin du 16^e siècle en Chine. On retrouve entre les pages de ces ouvrages, une iconographie particulière, des illustrations en noir et blanc qui servent de support visuel et pédagogique au discours moral et facilitent la compréhension textuelle. Elles illustrent les bons et les mauvais exemples, en représentant des humains et des animaux, captifs ou libres, souffrants ou sereins, dans un paysage de désolation ou au contraire d'harmonie. Ces scènes de sérénité ou au contraire de souffrances illustrent les récompenses divines réservées aux humains pieux, ou dans le cas inverse, les châtiments divins destinés aux pécheurs.

L'objectif de cette intervention sera d'apprécier les représentations de la sérénité animale, qui est symbolisée dans l'iconographie morale par la sérénité humaine ; ainsi que les représentations de la souffrance animale qui se traduisent, sur les illustrations, par la souffrance humaine. Nous verrons ainsi comment l'iconographie et les discours de morale mettent en avant l'animal comme un alter-ego, un individu sujet-vivant qui ne doit pas être considéré comme un être fondamentalement autre, et dont le sort et la condition influence directement le sort et la condition humaine, à l'échelle individuelle ou collective. Nous étudierons également l'évolution des représentations de la souffrance animale de la période impériale tardive à la République, qui vont de la simple évocation au spectacle de l'horreur.

Le corpus étudié est composé majoritairement d'estampes et, dans une moindre mesure, de lithographies et de caricatures.

- **Marie LAUREILLARD, maître de conférences HDR, Institut d'Asie Orientale (Lyon 2), *Dystopies félines en Chine républicaine, de la "Cité des chats" de Lao She au "Royaume des chats" de Liao Bingxiong.***

Dans la Chine ancienne, le chat était plutôt considéré comme un animal bienfaisant dont on mimait l'attitude dans les danses agraires (Marcel Granet, 1926), même s'il a été associé à l'image d'un démon vers le VI^e siècle. Il a longtemps joué un rôle marginal, sans doute parce que son cousin le tigre retenait toute l'attention (comme en témoigne le choix des douze animaux du zodiaque, dont il ne fait pas partie). Par ailleurs, la vision holistique chinoise du monde assignant à chaque être vivant une place dans la hiérarchie cosmique a sans doute freiné le développement d'une littérature donnant un rôle anthropomorphisé aux animaux, dont une illustre exception est le roman du XVI^e siècle *La Pérégrination vers l'Ouest*. Animal apprécié des bouddhistes Chan, il est en revanche très présent dans la peinture à partir de la dynastie Song (960-1279) en tant que symbole de bonne fortune et de longévité. Comme l'a bien montré Wilt L. Idema (*Mouse vs. Cat in Chinese Literature*, 2019), les relations conflictuelles du chat et de la souris ont inspiré la légende du procès de la souris contre le chat à la cour de Yama, le roi des Enfers, dans les ballades de la fin de l'Empire et dans la littérature populaire moderne, ainsi que celle, souvent figurée dans les estampes du Nouvel An, du mariage de la souris. Cette représentation allégorique et moralisante du chat comme hypocrite prédateur est reprise dans les trois œuvres satiriques de l'époque républicaine (1912-1949) que nous évoquerons, le poème *Remontrances du chat* (*Mao gao* 貓誥) (1925) de Zhu Xiang 朱湘 (1904-1933), le roman *La cité des chats* (*Maocheng ji* 貓城記) (1933) de Lao She 老舍 (1899-1966) et la bande dessinée *Chronique du pays des chats* (ou *Le Royaume des chats*) (*Maoguo chunqiu* 貓國春秋) (1945) de Liao Bingxiong 廖冰兄 (1915-2006) : nous tenterons de montrer comment les chats, par leur attitude prétendument indolente et sournoise, ont pu faire figure d'*alter ego* incarnant les maux de la société chinoise dans des récits désillusionnés et autocritiques.

- **Beixian ZHOU, doctorante en études chinoises, Institut d'Asie Orientale (Lyon 2) / ED Arts Humanités et Sciences Sociales (CYU), *Du Théâtre du monde aux Empires, l'exploration des images de serpent en mouvement dans les œuvres de Huang Yong Ping.***

Huang Yong Ping [黄永砅] (1954-2019), fondateur du mouvement Xiamen Dada en 1986 et l'une des figures majeures de l'art contemporain chinois depuis lors, est remarqué dans l'exposition *Magiciens de la Terre* (1989), par son installation *Reptiles* des pâtes à papier à la forme de tombes qui ressemble à une espèce d'animal qui rampe. À partir de cette période d'innombrables figures animalières figurent dans ses œuvres. Parmi elles, la figure de serpent, apparue pour la première fois dans l'installation *Théâtre du monde* sous forme d'un pont en 1993, est une constante. On retrouve le fameux squelette de serpent installé à Nantes, à Rome, à Pékin, dans l'installation *Empires* présentée dans le cadre de *Monumenta 2016*. Au-delà d'une icône qui fait référence aux sources historiques ou littéraires, l'image du serpent chez HYP ne cesse de montrer sa propre présence et son pouvoir d'agir dans le monde de l'art. En abordant une dimension anthropologique dans l'histoire de l'art, notre communication tentera d'explorer non seulement la symbolique que l'image de serpent porte à l'infini, mais plus spécialement son énergie vitale et son déplacement spatio-temporelle en croisant principalement les études d'Aby Warburg, de Georges Didi-Huberman et de W.J.T Mitchell.

Pause café

16h30- 18h15

Session IV - Iconographie, littérature et pensée de l'animal en Corée et au Japon moderne et contemporain

Présidence de séance : Christine VIAL KAYSER

- **Okyang CHAE-DUPORGE, maître de conférences, Université de Bordeaux-Montaigne, *La représentation du tigre et de la pie dans la peinture coréenne du Chosŏn***

Transmis de la dynastie chinoise des Ming à la fin du 16^e siècle, le thème du *Tigre et de la pie* a été au départ pratiqué en Corée dans la peinture de style académique, par les peintres officiels dans une représentation réaliste. Au fur à mesure, il s'est « coréanisé » par l'ajout de certains traits comme la représentation hybride du pelage du tigre et de la panthère, la préférence pour le pin par rapport au bambou, l'importance donnée au rôle de la pie, et surtout la représentation humoristique du tigre. Objet de terreur, le tigre était l'une des plus grandes causes de mortalité à l'époque, et le rôle essentiel de sa représentation était depuis longtemps sa fonction apotropaïque. Mais l'ajout de la pie auprès du félin créa une relation, et cette dernière entraîna une personnification de ces animaux. Dans ce processus, la représentation caricaturale du tigre apparaît, que ce soit pour le détournement conjuratoire, par un procédé de dérision, qu'à des fins satiriques à l'encontre des nobles *yangban*. Mais la diversité et la complexité de ces peintures ne permettent pas de lecture rigide et unique. Le tigre présente de multiples caractères, puisqu'il est tour à tour un objet de poursuite dans les peintures de chasse (*suryŏpto*), un objet de terreur, un protecteur dans les peintures des quatre esprits (*sasindo*), un être divinisé et compagnon de l'Esprit de la montagne dans les peintures éponymes (*sansindo*), et enfin un symbole de la noblesse dans le thème de tigre et pie. L'interprétation peut varier selon la composition ou la posture des animaux dans la peinture. Le personnage du tigre coréen est justement marqué par l'ambiguïté ou l'ambivalence.

- **Mary PICONE, maître de conférences honoraire EHESS, *Les rites funéraires des microbes et les scientifiques japonais : des animaux de laboratoire sensibles ?***

Parler de microbes en tant qu'animaux ne va pas de soi mais les deux groupes de scientifiques japonais considérés ici les perçoivent comme des animaux de laboratoire. D'après leurs écrits les microbes sont des petits êtres sensibles pourvus de qualités morales ainsi que d'une âme. Les manipulations en laboratoire les font souffrir et on ne les multiplie que pour les tuer. Cependant il se sacrifient volontairement. Au Japon, les membres d'associations professionnelles érigent souvent des petits monuments funéraires commémorant les âmes des

entités, souvent des animaux comestibles, dont dépend leur activité. Le cas des « microbes/animaux » est plus complexe : on peut y voir un aspect de la relation ambiguë entre la domestication (microbes cultivés) et l'état sauvage (microbes présents dans la nature) qui rappelle la cohabitation involontaire entre humains et souris. Néanmoins l'altérité des microbes est plus inquiétante puisque certaines espèces vivent en symbiose avec nous ou sont absorbées quotidiennement à travers la nourriture fermentée. A partir de 1981, des microbiologistes de Kyoto travaillant surtout sur la fermentation ont placé une stèle (kin tsuka) aux portes d'un temple prestigieux où ils font célébrer des rites annuels. En 2015 à Ibaraki, un deuxième groupe a réalisé une stèle placée dans une ancienne brasserie de saké où on célèbre des rites Shinto, cette fois en tant que collectif artistique. Les deux groupes ont publié des écrits détaillant leurs relations avec ces entités organiques à la frontière de ce qui peut être perçu comme animal.

- **Frédéric GIRARD, directeur d'études émérite à l'EFE0, *Diagrammes des dix étapes du Buffle de Kuoan Shiyuan avec une version japonaise, exemple de la place de l'animal dans le bouddhisme.***

Le buffle apparaît en Inde dans le nom clanique même du Buddha, Gautama, tandis qu'en Chine c'est un animal sacré associé à l'agriculture, et la monture de Laozi. Il présente une valeur royale, comme, en Inde, l'éléphant, le cheval, le lion, le ou le tigre, par transfert symbolique de celle de la vache. Servant aux travaux des champs, il revêt un aspect utilitaire, familier et profane, qui convient aux thématiques du Chan dans lequel le travail manuel est revalorisé. D'un naturel virulent, il est dressé et utilisé pour les travaux agricoles dans les monastères Chan et sa domestication est comparée à la façon dont l'Intelligence est régulée par la méditation du Dhyāna. Il figure le soi authentique, objet de la quête du Chan. Le dresseur de bélier (*muyangren*) apparaît aux côtés du dresseur de buffle ainsi que d'autres personnages, comme porteur de branchages, dans les textes du bouddhisme ancien. L'ouvrage *Diagramme du Buffle en dix étapes* dont il sera question ici était diffusé largement en Chine, ainsi que l'atteste le néo-confucianiste Zhu Xi (1130-1200) (*Propos de Zhuzi*, 126) : « Les bouddhistes professent la domestication du buffle et les taoïstes parlent de garder l'Un. » On connaît de ce texte trois versions principales : celle de Jingju Haozhang (?- 1050-?) du *Dressage du buffle en douze stances* (*Murutou song shierzhang*) (vers 1050, dont subsistent des fragments) ; celle Kuoan Shiyuan (?-?) du mont Liang (?- ?) le *Diagramme du buffle en dix étapes*, *Shirutou* achevé en 1150 qui a connu un succès considérable en Corée et au Japon ; celle de Puming du Daibaishan (1031?-1104?), intitulée le *Dressage du buffle* qui comporte dix stances ainsi qu'une préface, qui a été la plus populaire en Chine ainsi qu'en Corée. L'objet de cette communication est d'indiquer comment un ouvrage didactique, philosophique et spirituel a cherché à s'ancrer dans un imaginaire local s'adaptant aux milieux sociaux où il s'est diffusé.

Samedi 14

9h30- 13h

Séance V - Approches ethnographiques

Présidence de séance : Charlotte MARCHINA, anthropologue, maître de conférences à INALCO

- **François LACHAUD, directeur d'études à l'EFE0 (Tokyo), *Trois pattes noires dans le soleil levant : l'imaginaire du corbeau dans le Japon moderne* (sur Zoom).**

En 2022, l'équipe japonaise de football avait un écusson d'argent au corbeau de sable tenant d'une serre à dextre un guse représentant le soleil levant. Ses concepteurs – le lettré sinisant Uchino Tairei (1884-1953) et le sculpteur Inago Jitsuzō (1892-1945) – renvoyaient par leur choix aux premiers textes mythologiques japonais tels que le *Mémorial des faits anciens* (*Kojiki*) de 712 et aux *Annales du Japon* (*Nihon shoki*) de 720. Adopté en 1931, ce curieux emblème d'un sport déjà hégémonique et d'un empire alors en extension

semblerait indiquer que l’oiseau est jugé suffisamment digne de représenter un pays comme l’aigle bicéphale la Russie où le lion la Suède. Mais, le corbeau, dans le Japon contemporain, est considéré avant tout comme un oiseau aussi inauspiceux que nuisible dont l’ubiquité dans les villes et la présence accrue dans les campagnes en voie de désertification inexorable ravive d’anciennes terreurs, génère des angoisses nouvelles et, surtout, pose des questions environnementales et politiques auxquelles personne ne semble vouloir répondre. Les « paradoxes du corbeau permettent de s’interroger sur la soi-disant « relation spéciale » de nature symbiotique que les Japonais auraient entretenue avec les animaux. Ils invitent également à suivre les métamorphoses transnationales du noir corvidé dont les représentations sont marquées par les héritages venus Chine et de Corée ainsi que par les peuples autochtones de l’Archipel comme les Aïnous. Un examen des représentations iconographiques du corbeau (peintures, estampes, livres illustrés, photographies, ex-voto, amulettes, etc.) depuis l’époque d’Edo (1803-1867) jusqu’à l’art contemporain sert de fil conducteur à cette présentation. En dehors de l’histoire de l’art stricto sensu, celle-ci s’appuie sur des disciplines classiques telles que l’étude des classiques, la philologie, la lexicographie ou l’histoire naturelle mais aussi modernes comme la folkloristique, la mythologie comparée, l’ornithologie ou encore la « corvidologie » de loisir. Associés à l’observation, ces savoirs permettent de retracer les sources complexes de l’imaginaire contradictoire du corbeau et de mieux comprendre la place qu’il occupe dans Salon des Refusés du bestiaire japonais avec l’ours – plus grand prédateur de l’Archipel – et le loup (disparu depuis 1905).

- I-Ting CHEN, docteur en droit public de l’université d’Aix-Marseille et avocate à Taïwan, *La conviction du Maître Tigre à Taïwan et le Code de la protection du patrimoine culturel de Taïwan.*

Selon la Convention de 2003 pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel – ou patrimoine vivant – celui-ci est la source principale de notre diversité culturelle et sa préservation une garantie pour une créativité continue. A Taïwan, il existe une croyance traditionnelle venue de la Chine ancienne en Maître Tigre, un animal imaginaire, car il n’y a pas de tigre localement. Lorsque l’on entre dans un temple on peut voir une petite niche sous l’autel de la statue du dieu ou de la déesse où est placée la statue de Maître Tigre. Les Taïwanais croient qu’il est la monture du dieu ou de la déesse. Ils ne connaissent pas le tigre, donc ils lui donnent les caractéristiques du chat. Ils croient qu’il chasse le malheur par ses dents pointues. Donc, lorsqu’un nouveau temple s’installe, un homme représente Maître Tigre en premier afin de chasser le malheur, après y entre le dieu du sol, et enfin le dieu ou la déesse. Maître Tigre est aussi la monture d’un dieu médecin, et les Taïwanais croient que Maître Tigre chasse la peste. Maître Tigre est aussi le patron des enfants. Les parents le prient de devenir le parrain de leurs enfants afin de les protéger. Il protège également les animaux. Si les bêtes ou les animaux domestiques sont perdus, on prie Maître Tigre. Si les animaux domestiques, par exemple, le chien, ne sont pas sages, les Taïwanais le prient aussi. En 1895 Les Taïwanais ont choisi le tigre noir comme symbole de la république de Formose. On l’appelle “Maître tigre noir”. Cela prouve l’importance de Maître Tigre dans la culture taïwanaise, et cette croyance mérite d’être protégée comme patrimoine culturel immatériel.

- Wei CHAO, doctorante en anthropologie à l’Université Lumière Lyon 2, *Les divinités de territoire et leurs animaux domestiques à la frontière sino-tibétaine : croyance et représentation artistique (sur Zoom).*

L’Est de la province Qinghai en Chine, historiquement est dominée alternativement par les régimes chinois et ses pouvoirs politiques voisins. C’est également un carrefour de différentes cultures, surtout des croyances populaires des chinois et des tibétains. Deux systèmes de divinités de territoire coexistent, qui marquent non seulement l’identité des territoires géopolitiques imaginaires locaux, mais aussi leur frontière spirituelle. La divinité de territoire

chinoise est la divinité du sol, issue de la tradition populaire chinoise et du taoïsme, qui protège le peuple dans sa zone d'administration. Dans le système de croyance tibétain c'est la divinité de la montagne, tant dans les croyances populaires que dans la pratique du bouddhisme tibétain local. La rencontre de ces deux systèmes de divinités a suscité différentes interprétations et représentations artistiques dans les fresques religieuses, où chaque divinité de territoire possède un animal domestique. Le loup appartient aux divinités de territoire tibétaines, mais le rat, la marmotte ou d'autres animaux fantastiques appartiennent aux divinités de territoire chinoises. Les artisans tibétains ont ajouté le loup en peignant les divinités chinoises et les artisans chinois ont utilisé les motifs des animaux fantastiques du bouddhisme tibétain dans les images des divinités de territoire chinoises pour lutter contre le loup. Cette communication, fondée sur des enquêtes de terrain montrera que la représentation artistique des animaux domestiques des divinités de territoire est un champ de combat, de négociation, de communication et de fusion entre ces deux cultures.

Pause café

- Anezka MIKOVA, doctorante en ethnologie et anthropologie sociale à l'université Charles de Prague, *L'évolution du rapport à l'animal dans la culture kirghize d'Asie centrale : entre tradition et modernité*(sur Zoom).

Dans l'imaginaire des Kirghizes, sous l'influence de leurs croyances animistes préislamiques, certains animaux étaient élevés au rang de puissants symboles. Cependant, dans le contexte actuel, le rapport à l'animal se complexifie en raison de nombreux défis écologiques et sociétaux. Le loup et la panthère de neige, animaux autrefois vénérés et respectés, rentrent de plus en plus en conflit avec les bergers et les villageois. Le cheval et le yak, élevés en semi-liberté, continuent de symboliser l'espace intermédiaire entre les hommes et les animaux sauvages, mais leur viande fait objet de nombreuses critiques fondées sur de nouvelles interprétations d'interdits religieux. En comparant les visions traditionnelles du monde animalier aux rapports contemporains à l'animal dans la culture kirghize, ce travail élucide la manière dont la frontière entre l'homme et l'animal ainsi qu'entre le sauvage et le domestique s'établit, se déplace et parfois devient floue au point de disparaître.

- Yi-Chung TSAI, docteur en droit public à l'Université Aix-Marseille et avocat taïwanais, *Croyances des aborigènes et protection des animaux sauvages à Taiwan*.

- De nos jours, l'utilisation des ressources naturelles et la protection des animaux sauvages sont problématiques en raison d'un équilibre à trouver avec l'économie. Les aborigènes taïwanais, pendant des milles années, étaient divisés en neuf groupes culturels, selon leurs divers environnements naturels. Chaque groupe a sa manière de respecter les animaux et de protéger les ressources naturelles. Il existe de nombreuses mythologies aborigènes concernant les relations entre les êtres humains et les animaux endémiques à Taïwan. Par exemple, certains des peuples Atayal et Saisiya se sont transformés en singes ou en aigles ; certains membres du peuple Beinan se sont transformés en ours noirs ; les ancêtres des peuples Rukai et Paiwan sont nés d'un serpent (*Deinagkistrodon acutus*), ainsi certaines femmes se sont mariées selon cette légende avec le serpent. Le peuple Tsou croit que dans les temps anciens, les oiseaux, les bêtes, les poissons et les insectes avaient tous l'image d'un être humain. Tous ces points de vue soulignent que les animaux et les êtres humains ont la même origine. Les animaux font partie des familles, des amis et même des ancêtres. Ainsi, cette culture constitue la base pour aimer la nature et préserver les ressources naturelles. De nos jours les cultures aborigènes influencent les lois relatives à la protection des forêts, des animaux et la biodiversité, y compris dans le droit de chasse des aborigènes qui est un moyen traditionnel d'utiliser prudemment les ressources naturelles. La loi autorise déléguer également la gestion des ressources naturelles de la montagne aux aborigènes. Cette communication étudie, d'une part, la vénération des autochtones pour les animaux, et leur protection de la faune à Taïwan ; d'autre part, les lois modernes basées sur la

culture aborigène du respect des animaux et leurs implications pour la protection de la faune et des ressources naturelles.

-

12h 30-12h45 Conclusions et clôture du colloque